

DEAUVILLE

FESTIVAL DU CINÉMA AMÉRICAIN

SÉLECTION OFFICIELLE | 2017

LOST FILMS PRÉSENTE UNE PRODUCTION SECTION 5

WE BLENDED

UN FILM DE JEAN-BAPTISTE THORET

AVEC LA PARTICIPATION DE RONEE BLAKLEY / PETER BOGDANOVICH / CARL BROWNFIELD
CHARLES BURNETT / LARRY COHEN / MARY COREY / TOBE HOOPER / PETER HYAMS
LISA LAW / JEFF LIEBERMAN / BOB MANKOFF / MICHAEL MANN / BRAD MORESI
MARK OAKES / BOB RAFELSON / STEPHANIE ROTHMAN / JERRY SCHATZBERG
PAUL SCHRADER / JAMES TOBACK / FRED WILLIAMSON / JERRY YAMAMOTO

LOSTFILMS

LA
SEPTIÈME
OBSESSION

DVDCLASSIK

france
culture

WE BLEW IT

« **Cette année,
mon président va gagner !**

Brad Moresi - Dunsmuir, CA »



JEAN-BAPTISTE THORET

À en croire la fin d'*Easy Rider* ou d'*Alice's Restaurant* d'Arthur Penn, en 1969, tout est donc foutu avant même d'avoir commencé ; et le voyage *beat* vire au film d'horreur lorsqu'un autochtone édenté sort son fusil à pompe et met définitivement un terme à l'échappée des deux bikers. « *We blew it !* », soit la réplique prophétique que répète d'une manière presque incantatoire Peter Fonda lors du dernier feu de camp. Car, et c'est tout le paradoxe dont *Easy Rider* et les road movies des seventies eurent la prescience, lorsque Hopper et Fonda débutent le tournage du film, la décennie fastueuse du rock et du pop art brûle de ses derniers feux. Le meurtre de Sharon Tate en août 1969, quelque part sur Cielo Drive, L.A, par la famille Manson, et le drame du concert des Rolling Stones à Altamont en décembre de la même année, ont terni l'image jusque-là solaire de la génération hippie. L'Amérique s'embourbe au Vietnam et les espoirs révolutionnaires portés par la contre-culture tournent court. *Easy Rider* ressemble ainsi à un effort de croyance du genre et du Nouvel Hollywood, une sorte de « Je sais bien mais quand même » qui substitue à mi-parcours, à la promesse d'une rébellion festive le doute existentiel qui marquera l'essentiel des films américains de l'époque. C'est l'une des questions qui parcourent **We Blew It** : comment sommes-nous passés de cette « *ligne de haute marée* » des sixties évoquée par Hunter Thompson dans *Las Vegas Parano* à ce moment où la vague a « *fini par se briser avant de redescendre* » ?

Le Nouvel Hollywood est né deux fois avec le road movie : *Bonnie and Clyde* en 1967 puis *Easy Rider* deux ans plus tard, comme si prendre la route constituait encore et toujours le meilleur moyen de tester la pérennité du rêve américain et son talent de cinéaste : Martin Scorsese (*Boxcar Bertha*), Francis Ford Coppola (*Les Gens de la pluie*), Hal Ashby (*La Dernière Corvée*), Michael Cimino (*Le Canardeur*) ou encore Bob Rafelson (*Cinq pièces faciles*), tous cinéastes du Nouvel Hollywood, font leurs premières armes sur le macadam, avec l'espoir qu'au bout des routes, les idéaux abîmés par une décennie riche en désillusions et un peuple tenté par l'émiettement communautaire retrouvent sens et vitalité. Vingt ans plus tard, ce sera au tour de Robert Kramer dans *Route One USA* d'entreprendre la grande traversée de l'Amérique, d'Est en Ouest, comme pour vérifier, encore, l'état de son pays. Mais le road movie avait-il encore le même sens ? La même raison d'être ?

« **You know Billy,
We blew it.**

Peter Fonda - *Easy Rider* (1969)

»

WE BLEW IT n'est pas un film documentaire sur l'histoire américaine des années soixante et soixante-dix, ni un essai filmé sur le Nouvel Hollywood à partir de ses vétérans. Il s'agit d'un voyage personnel qui veut comprendre et faire ressentir pourquoi et comment un moment particulier de l'Amérique continue d'exercer un tel pouvoir de séduction. Tourné en 2016, en pleine campagne électorale, *We Blew It* est enfin traversé par une question : comment sommes-nous passé d'Easy Rider à Donald Trump ?



En partant à la rencontre de témoins de cet âge d'or, **We Blew It** donne la parole à tous les américains, illustres comme inconnus, et cherche à comprendre pourquoi les années 1960 et 1970 continuent d'innover à ce point la culture américaine contemporaine. Quel secret cette époque détient-elle ? Comment nous renseigne-t-elle sur l'Amérique d'aujourd'hui ? Et puis, de quelles années 1970 parlons-nous ? Ont-elles signifié la même chose pour Michael Mann et Jerry Schatzberg ? Pour Peter Bogdanovich et Michael Lang, le fondateur de Woodstock ? Pour Stephanie Rothman et Carl Brownfield, programmateur d'une radio locale dans le Nevada ? Ne seraient-elles pas autant un mythe fondateur dont la société américaine a besoin, qu'une réalité historique et culturelle ?

JEAN-BAPTISTE THORET est critique et historien de cinéma. Spécialiste du cinéma américain et italien des années 1970, il est l'auteur du *Cinéma américain des années 1970* (Cahiers du Cinéma) et d'une dizaine de livres sur John Carpenter, Dario Argento, Tobe Hooper, Michael Cimino, l'influence de l'assassinat de JFK sur le cinéma américain (*26 secondes, l'Amérique éclaboussée*) ou encore le road movie. Rédacteur en chef des revues *Simulacres* (1999-2003) et *Panic* (2004-2006), il fut pendant dix-sept ans le monsieur cinéma de Charlie Hebdo. Sur les antennes de Radio France de 1998 à 2015, il a coproduit l'émission culte *Pendant les travaux, le cinéma reste ouvert* (France Inter) et a collaboré pendant 18 ans à *Mauvais Genres* (France Culture),

Enseignant de cinéma à l'université de 2003 à 2007, il est l'auteur d'une quarantaine de conférences filmées et conçoit aussi de nombreux bonus DVD. Avant **We Blew It** (2017), son premier film pour le cinéma, Jean-Baptiste Thoret a réalisé deux autres documentaires : *Soupirs dans un corridor lointain* (2002) consacré à Dario Argento et un autre à la guerre au cinéma : *En Ligne de mire* (2016). Il vient de terminer un film sur Jean-Luc Godard (*86 Printemps*).

**“ Et puis le disco est arrivé :
tout ce que je détestais ”**

Michael Mann

« UNE AMÉRIQUE NON REPERTORIÉE »

Extrait d'un article paru dans
Libération le 18 Novembre 2016
par Jean-Baptiste Thoret.



En 2016, après avoir sillonné les États Unis pour la réalisation de WE BLEW IT, Jean-Baptiste Thoret était revenu pour Libération sur sa rencontre avec une Amérique «étrange et non répertoriée ». En voici de larges extraits :

Seligman, Arizona. 22 septembre 1978. Angel s'en souvient comme si c'était hier, ce fut «le jour où le monde nous a oublié». Angel Delgadillo, 89 ans et barbier, a vu sa petite bourgade subitement désertée, asséchée par la construction d'une nouvelle et flambante autoroute, l'Interstate 40 (...). Après avoir vu passer en nombre les okies de la Dépression, les GI de retour de la Seconde Guerre mondiale, des bandes d'ados rebelles à la Kazan, des hippies et autres drifters, Angel et les siens se sont retrouvés figés comme dans un tableau de Hopper. Sur la grand-route d'en face, l'Amérique continuait d'avancer, à 100 à l'heure même, mais sans eux. Ce jour de septembre 1978, «le gouvernement nous a oublié». Pourtant, cette histoire tragique qu'Angel relate inlassablement à ceux qui pénètrent dans sa boutique, possède la puissance d'une fable. A la fin des années 80, il décide de réagir, se retrouse les manches, mobilise son frère, une poignée d'habitants de Seligman et à la manière du Monsieur Smith de Frank Capra, s'en va au Sénat afin de plaider sa cause (...) si bien que depuis quelque temps, sur la Route 66, des voyageurs épuisés, des curieux, pointent à nouveau le bout de leur capot.

Après tout, le road movie est né de et dans l'espace américain, sur toutes les routes 66 du pays, c'est une histoire de rencontres fortuites, de détours, de bifurcations, de lenteur aussi, ou, en termes batailliens, une histoire de dépense improductive. Tout le contraire du modèle nouveau proposé par l'Interstate et ses couloirs indifférenciés, remplis de drivers zombifiés qui avalent des kilomètres sans savoir où ils se trouvent, ni ce qu'il y a autour.

Angel obtiendra gain de cause et sa Route 66 sera classée site historique, une aubaine écono-

mique pour un pays si court en Histoire. Aujourd'hui, la vie est revenue à Seligman, c'est même l'une des étapes phare de tout périple en Arizona. Plus de files de hobos fuyant les plaines du Midwest ou de jeunes hommes en quête de liberté et d'espaces ouverts, mais des hordes de touristes téléguidés par des tour-opérateurs, venus des quatre coins du monde pour prendre des selfies avec le barbier mythique d'une Amérique disparue, des bikers qui rejouent Easy Rider en se rêvant born to be wild, des familles lambdas qui se reconnectent, ou croient se reconnecter, avec l'histoire récente de leur pays.

Angel termine toutes ces phrases par «we, the people». Envers et contre tout, nous le peuple, nous avons gagné. Premiers mots de la Constitution américaine, mots manifestes de Ma Joad à la fin des Raisins de la colère de Steinbeck (et du film de Ford) et clé de son aventure : lorsque tout va, ou semble aller mal, lorsque tout semble bloqué ou perdu, que faire sinon revenir aux sources de l'esprit des pionniers et de la Constitution américaine. Revenir aux mots de Lincoln prononcés à Gettysburg en 1863 : «La démocratie est le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple.» (...). Aujourd'hui, Angel Delgadillo a gagné son pari : Make Route 66 Great Again. Soit une formidable opération de ravalement que le barbier de Seligman résume d'une belle formule : «The days of yesterday.» Donald Trump, lui aussi, a eu sa formule, désormais célèbre, empruntée à la campagne de Reagan en 1980, «Make American Great Again». (...). J'ai passé l'essentiel de l'année 2016 à parcourir ce pays de long en large, entre New York et Los Angeles, deux villes totems et faux semblants magnifiques de l'Amérique d'aujourd'hui, le mirage



de la côte Ouest versus le fantôme cultivé de la Vieille Europe. Là, Trump est un repoussoir, un objet de moquerie, un guignol pathétique, un pré-fasciste, un suprémaciste dangereux, un businessman vulgaire, pour lequel votent des sans-dents, des Blancs aigris, des Texans, des illettrés et même des membres du Ku Klux Klan.

Et ailleurs ? Kingston, une petite bourgade du Tennessee, et un headquarter de Trump, un de plus, situé à côté du seul carrefour de la ville. En fait, une petite permanence électorale tenue par Summer, une mère de famille trentenaire qui croit en Donald comme au messie (...). Dans les années 60, m'explique-t-elle, elle n'aurait pas hésité une seule seconde à voter pour Kennedy et les démocrates, car eux seuls s'opposaient à la guerre du Vietnam comme à toute forme d'ingérence américaine à l'étranger, tandis que les républicains, eux, l'encourageaient. «Aujourd'hui, c'est le contraire, ce sont les démocrates, les Clinton et Obama, qui sont devenus conservateurs, ce sont eux qui militent pour la guerre. C'est pour cela que je soutiens Trump, lui seul s'oppose à la guerre.» Moins de temps dévoué aux conflits étrangers, plus de temps consacré au peuple américain, voilà le protectionnisme que désire Summer.

À 2000 miles de là, à Dunsmuir, dans le nord de la Californie, Brad, la soixantaine, tient une boutique d'articles pour chiens située près d'une voie ferrée. Sa radio, qui diffuse en boucle des tubes de Creedence ou des Stones, confirme ce qu'il fut et veut rester : un enfant de la contre-culture flanqué d'un credo qu'il a lui-même réarrangé, «rock'n roll, sex and drugs». Mais, là encore, un détail vient parasiter le tableau, un bug dans le logiciel des sixties : Brad se prépare à voter Trump, en qui il voit une authentique figure de la contestation. Un bon démocrate s'oppose au système, m'explique-t-il en substance. Aujourd'hui, ils en sont l'incarnation. Après tout, Dennis Hopper fut démocrate dans les années 70, républicain en 2000 et pro-Obama en 2008. Comme Summer, Brad ne cache le respect qu'il avait pour Bernie Sanders, et avoue qu'il aurait même pu voter pour lui.

Des milliers de miles, des centaines de petites villes et une trentaine d'Etats traversés, j'ai vu partout des drapeaux, des autocollants pro-Trump posés sur les voitures et les devantures des maisons, des fanions Make America Great Again plantés dans les jardins, j'ai vu aussi des pancartes pro-Sanders, crânement maintenues sur des porches, mais aucun signe extérieur, ou

presque, d'adhésion à Hillary Clinton (...). Ce n'est qu'aux deux extrémités du territoire, côtés Atlantique et Pacifique, New York et Los Angeles, que je retrouvais, un peu, les partisans de Hillary (...). Comme si, au sortir d'un cauchemar éveillé qui avait pris la forme d'un long périple, je retrouvais enfin cette Amérique rassurante, naturellement anti-Trump, plutôt cultivée et civilisée décrite à longueur de colonnes et d'antennes.

De toute façon, Hillary Clinton allait l'emporter. Ce que me confirmaient ici avec certitude Michael Lang, le cofondateur de Woodstock et Bob Mankoff, le chief cartoonist du New Yorker. Le réel m'avait abusé, il n'avait été qu'un mirage. Ou un effet parallaxe. Pas de forêt derrière l'arbre. Nous étions à la mi-octobre.

WE BLEW IT

UN FILM DE JEAN-BAPTISTE THORET

France - 2017 - 2h17 - Couleur - Scope - Stéréo - Festival de Deauville 2017
Production : Julien Dunand - Section 5
Image : Denis Gaubert - Son : Lilian Matigot et Antoine Brochu

CASTING :

**RONEE BLAKLEY / PETER BOGDANOVICH
CHARLES BURNETT / BOB MANKOFF
MARY COREY / TOBE HOOPER / PETER
HYAMS / LISA LAW / JEFF LIEBERMAN
MICHAEL MANN / BOB RAFFELSON
STEPHANIE ROTHMAN / JERRY SCHATZ-
BERG / PAUL SCHRADER / JAMES TOBACK
FRED WILLIAMSON / BRAD MORESI...**

WWW.LOSTFILMSDISTRIBUTION.COM

CONTACT : Marc Olry
lostfilmsdistribution@yahoo.fr



We Blew It - 8 Novembre 2017

LOSTFILMS